Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 10

Artikel: Le vieux dragon
Autor: Bourquin, Dora
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558700

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les plus artistiques sortent des mains des Napolitains, qui gardent aujourd'hui encore le secret de leur fabrication.

Les «Figurari», santonniers napolitains.

C'est au XVIIIe siècle, sous les Bourbons, à l'âge d'or du baroque, que l'art des crèches atteint son apogée en Italie. A ce moment en effet la tradition en passe des églises et des monastères aux maisons, aux palais et à la cour. Charles III, dans ses heures de loisir, façonne dans l'argile les paysages des crèches. La reine Amélie et les princesses confectionnent et brodent robes, manteaux et ornements pour les statuettes. De grands artistes ne dédaignent pas de prêter leur concours, car les nobles familles rivalisent entre elles à qui possédera la crèche la plus riche et la plus artistique.

On créa ainsi des crèches grandioses, d'une beauté et d'une richesse incomparables. Quelques-unes sont même en corail, en ivoire et en agate. Elles étaient animées d'une foule de personnages et d'animaux aux attitudes et aux expressions réalistes. Véritables chefs-d'œuvre que l'on conserve dans les musées privés ou publics de Naples ou de certaines villes de la Sicile, où cet art connut également une grande vogue.

Les humbles artisans napolitains d'aujourd'hui, les «figurari», suivent en général leur instinct et leur sentiment, ou s'inspirent d'artistes célèbres. Ils ont d'ailleurs cet art dans le sang, ils le tiennent de leurs ancêtres, ces «figurari» de jadis qui, dès le XVe siècle ou plus tôt encore, allaient d'église en église avant Noël sculpter dans le bois les statues, souvent en grandeur naturelle, qui servaient à composer la crèche d'alors. Ces ancêtres-là, ils avaient puisé leur inspiration dans les Mystères du Moyen-Age qui jouaient sur le parvis des églises le récit de la Nativité, ou ils avaient admiré les bas-reliefs, les peintures, les enluminures des missels, les mosaïques, les vitraux et les «graffiti» des époques les plus reculées. Réalisations, celles-là, découlant toutes de la première crèche, celle qu'inventa saint François d'Assise.

Saint François, patron des santons et des crèches

Car le saint de la pauvreté connaissait bien le cœur humain, il savait que l'humanité a besoin, pour soutenir sa foi, d'un signe tangible, d'un symbole concret. Il savait aussi que les hommes, avant d'être tels, sont des enfants et le restent souvent au cours de leur vie. C'est pour quoi il eut le premier l'idée de renouveler d'une façon réelle le mystère de la Nativité.

Ce fut en 1223, par une nuit au ciel étoilé, dans une grotte naturelle, au creux des montagnes de Rieti, avec des personnages vivants et de véritables animaux. Ainsi, de saint François aux «Figurari» de Naples, aux petits marchands de la place de Navone, et aux enfants italiens d'aujourd'hui, en descendant les siècles et en les remontant, le cercle se referme. Figées dans leurs gestes naïfs, ces statuettes aux expressions touchantes possèdent certes un cœur sous leurs couleurs criardes. Un petit cœur de rien du tout qui battra, pour un instant, à l'instant même où toutes les cloches chanteront l'Alléluia.

LE VIEUX DRAGON

****

Un conte pour Noël

Adapté de l'américain par Dora Bourquin

Si l'on avait procédé parmi les malades de la salle 7, à l'hôpital de X., à un plébiscite sur la popularité des infirmières, toutes les jeunes infirmières auraient pu prétendre à arriver les premières. Mais la dernière place serait revenue sans conteste au «Vieux Dragon».

Son vrai nom était Johansen, mais on ne la connaissait guère que sous le surnom qui, il faut le dire, lui convenait à merveille. C'était une femme aux cheveux grisonnants, aux traits anguleux qu'on aurait dit taillés à coups de hache. Lorsqu'elle traversait la salle, un murmure l'accompagnait — parfois des sifflets — auxquels elle ne semblait prêter aucune attention.

Personne ne discutait ses talents d'infirmière. En trente ans, on ne se souvenait pas de l'avoir vue une seule fois prise en faute, sur le terrain professionnel, et les jeunes infirmières tremblaient devant elle.

Les grands blessés, retour de la guerre de Corée, qui remplissaient la salle 7, estimaient que les actes d'héroïsme qui leur valaient d'être couchés sur des lits d'hôpital, et mutilés pour la vie, auraient dû les mettre au bénéfice de quelque adoucissement aux règles strictes de l'hôpital. Mais le Vieux Dragon ne l'entendait pas de cette oreille. Et c'est en vain que les hommes avaient tenté de protester auprès du médecin-chef, le colonel Gleason, chirurgien remarquable et bienveillant, qui soutenait le Vieux Dragon envers et contre tous.

«Au diable, disait un des malades, Corky Nixon, je crois qu'il en a lui-même une peur bleue!»

Nixon, assis dans sa chaise roulante, était occupé à garnir le sapin de Noël qu'on avait installé entre les lits de la salle 7. Ce n'était pas une des salles les plus gaies de l'hôpital: ses occupants étaient tous des cas graves, amputés, gelés, brûlés. Mais la Croix-Rouge avait apporté un arbre de Noël et Corky avait décidé qu'il fallait bien le décorer: il pouvait le faire, puis-

qu'il avait encore ses dix doigts... et puis il y aurait un concours entre les diverses salles pour la décoration, et il fallait bien que la salle 7 se distinguât...

Ce Nixon était un bon type, montrant plus de ressort que la plupart de ses camarades. Quelque part au Nord de Séoul une mine l'avait privé de ses deux jambes. Une fois les premières douleurs intolérables passées, il avait sombré dans un désespoir affreux. Mais il avait repris le dessus, et il était maintenant le boute-en-train de la salle. La machine à écrire installée près de son lit lui servait d'exutoire dans les mauvais moments, quand l'amertume reprenait le dessus... Il tapait alors avec rage, puis jetait les pages dans lesquelles il avait déversé ses impressions.

*

Les hommes contemplaient d'un air morne Corky et son arbre de Noël. Plusieurs étaient partis la veille, le colonel Gleason ayant autorisé les familles à venir chercher pour les fêtes ceux qui étaient transportables. Il n'en restait plus que six — sept avec le nouveau-venu, Hancock, qui était à l'isolement. Corky aurait pu partir, lui aussi. Mais il n'avait pas voulu abandonner les «copains» qui étaient condamnés à rester: Cramer, un aviateur dont on distinguait à peine les traits, enfouis sous les bandages; Friedheim, pour qui l'on craignait les hémorragies; Armstrong, un autre aviateur auquel on essayait de rendre une figure présentable; toute sa tête était une boule de gaze, avec trois trous, pour les yeux, le nez et la bouche; Chudnowsky, qui n'arrivait pas à marcher avec ses béquilles, et était tombé deux fois; Danforth, enfin, qui avait reçu un éclat d'obus dans le ventre au cours d'une patrouille de nuit, et avait les deux pieds gelés pour avoir dû faire le mort pendant 24 heures dans la neige. C'était le plus amer de tous. Armstrong avait un certain sens de l'humour, et l'employait à «charrier» Chudnowski, qui n'en avait point; Friedheim réussissait parfois à plaisanter sur son sort; et Cramer supportait son mal en silence. Mais Danforth, lui, grommelait toute la journée. En ce moment, c'était le Vieux Dragon qui faisait les frais de sa mauvaise humeur:

«Et c'est pas de la blague, disait-il, si Gleason ne veut pas m'écouter, j'irai me plaindre en haut lieu. Quand je pense au jour de mon arrivée, où j'en avais tellement marre que j'avais envie de mourir, et où tout ce que j'ai eu comme réconfort, c'était la vue de ce vieux chameau... Qu'est-ce qu'elle a trouvé à me dire? «Danforth, j'ai entendu dire que vous étiez un malade difficile. J'aime mieux vous dire qu'ici, ça ne marchera pas...»

Danforth regardait les figures tendues vers lui et, se sentant encouragé, continua: «A moi, vous entendez, à moi, elle osait dire ça, quand j'avais un éclat d'obus dans le ventre et les deux pieds gelés!...»

«C'est vrai que pour un chameau, c'est un chameau», renchérit Chudnowski, auquel l'infirmière venait de confisquer une bouteille de whisky apportée par un visiteur bien intentionné.

«J'en ai déjà vu pas mal», continuait Danforth, «mais c'est vraiment le comble de laisser une créature pareille soigner des grands blessés. Regarde Hancock, le «nouveau»: vivra? vivra pas?... on devrait lui donner la plus jolie infirmière de l'hôpital, qui lui tiendrait la main et le réconforterait, qui lui donnerait l'impression que ça vaut encore la peine de vivre. Au lieu de ça, on lui colle le Vieux Dragon... il y a de quoi l'achever!»

«Allez, la ferme...» murmura Friedheim, qui n'avait guère de sympathie pour Danforth. «Tu parles trop...»

«Hancock a quelquefois Miss Baxter», articula Armstrong à travers son masque. «Elle n'est pas mal...»

«Baxter!» reprit Danforth avec véhémence. Elle a tellement peur du Dragon qu'elle en perd tous ses moyens! Essayez seulement de chahuter un peu, et vous verrez bien ce qui se passera: elle arrivera comme une souris, disant: «Hé! doucement, les garçons...»

Sur quoi Danforth, définitivement dégoûté de l'existence en général et des infirmières en particulier, s'enfouit dans ses oreillers.

*

Pendant ce temps, Corky avait fini de décorer son arbre, et reculait pour voir l'effet. Cela aurait dû être réconfortant, mais voilà, c'était plutôt déprimant: cela rappelait d'autres Noëls, à la maison, et le contraste était vraiment trop grand.

*

A huit heures, Miss Baxter entra dans la salle, l'air préoccupé: elle fit signe à Corky, qui roula sa voiture pour la rejoindre dans le corridor:

«Nixon, je suis en souci pour Hancock: il ne veut pas prendre ses remèdes, il refuse toute nourriture, il ne répond même pas quand on lui parle...»

«C'est bien, je vais voir ce que je peux faire. Oh, je sais bien ce que c'est. J'ai passé par là. Il ne voudra probablement pas m'écouter non plus. Voulez-vous m'ouvrir la porte de l'isolement?»

Et Corky roula sa voiture, près du lit de Hancock, qui regardait au plafond. Ses lèvres ne formaient plus qu'une mince petite ligne grisâtre.

«Comment va?»

Hancock ne bronchait pas.

«Ecoute, vieux, je sais comme ça fait. On n'a plus envie de vivre. Mais c'est un moment à passer...»

Hancock regardait toujours au plafond. Et Corky, le cœur serré, revivait ces heures où la douleur et l'amertume vous torturent le cœur jusqu'à ce qu'on n'ait plus qu'une idée: qu'on vous fiche la paix.

Changeant de tactique, il essaya:

«Ecoute, cette Baxter, qui t'a soigné aujourd'hui, c'est une brave fille. Si tu continues à faire la grève, elle aura des embêtements. Tu sais, le patron...»

*

Il ne put finir sa phrase. La porte venait de s'ouvrir et le Vieux Dragon était là, près du lit de Hancock.

«Hancock», dit-elle, «on me dit que vous ne voulez pas vous laisser soigner. Rappelez-vous que vous êtes encore sous discipline militaire, et que, du reste, ce n'est pas en gémissant sur votre sort que vous allez vous en sortir...»

Puis elle disparut, dans un bruit d'amidon froissé.

*

Cette fois, c'en était trop. Le médecin-chef allait entendre quelque chose, et tout de suite. Nixon fit virer sa chaise roulante mais, avant qu'il eût passé le seuil, il se retourna: Hancock avait bougé, une étincelle brillait dans ses yeux: «Dis-lui d'aller au diable, elle et ses sales pilules!» trouva-t-il la force d'articuler.

*

Corky aurait bien volontiers transmis le message, mais Johansen avait disparu de l'horizon. Il traversa les salles à une allure de corrida, et arriva au bureau du médecin en chef. Après avoir d'un trait déversé sa rancœur, il déclara: «Cette femme est un monstre, je ne sais pas comment vous tolérez cette manière d'agir avec les hommes!...»

Gleason, qui avait écouté la tirade sans mot dire, debout devant la fenêtre, se retourna lentement et demanda: «Comment est-ce que Hancock a réagi?», puis, une fois renseigné, dit à Corky:

«Nixon, est-ce que vous réalisez que ce sont les premières paroles que Hancock ait prononcées depuis son arrivée? Peut-être qu'on pourra le sauver. Ce qu'il y a de plus dangereux, dans un cas comme le sien, c'est l'inertie. Vous devriez le savoir, puisque vous y avez passé. Pour le moment, Hancock est absolument réfractaire à la sympathie et à tout raisonnement, et l'essentiel est d'obtenir de lui une réaction, quelle qu'elle soit...»

Corky avalait sa salive. «Est-ce que vous voulez vraiment dire, docteur...»

«Oui et non... c'est entendu que Johansen vous parait à tous insensible à vos douleurs. Je crois pouvoir vous dire que ce n'est qu'une apparence. Et si nous n'avions pas ici quelqu'un qui a le courage et la force d'éviter, au prix de sa popularité, que vous vous attendrissiez trop sur votre sort, je ne sais trop où la plupart d'entre vous en seraient. Où Johanson trouve cette force, je n'en sais rien. Moi, je ne pourrais pas... Toujours laisser le beau rôle aux autres, et vouloir le bien des malades en dépit d'eux-mêmes...»

Corky ne le laissa pas achever sa phrase. Balbutiant, il dit: «Merci, colonel, je regrette de vous avoir dérangé...»

«Ça va, vous avez bien fait...»

*

Lorsque la chaise-roulante rentra dans la salle 7, elle roulait lentement cette fois. La salle était calme; il y régnait un silence lourd et morne; les hommes étaient tournés contre le mur, ou avaient les regards perdus dans le vague.

«Hé, les garçons», cria Corky, «le Vieux Dragon est de garde. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire pour l'embêter?»

Les hommes se soulevèrent, les visages éteints retrouvèrent de la vie.

«Je sais», dit Corky, «on va monter un chœur et chanter des chansons de Noël, jusqu'à faire trembler les murs! Toi, Charley, empoigne tes béquilles et tâche de trouver des ustensiles à l'office pour faire l'accompagnement. Moi, je vais taper les paroles sur ma machine.

— Attache une cuillère à mon pied, déclara Friedheim, comme ça je pourrai faire le triangle...»

Et le concert commença. Chudnowski martelait le plancher en mesure avec ses béquilles, en tenant la feuille de Cramer; Friedheim tapait avec sa cuillère, et Nixon conduisait l'orchestre, de sa chaise roulante. L'aigreur, l'apathie mortelle avaient disparu aux sons du «Bon Roi Wence...» et des flots de vitalité sortaient de la salle 7.

*

Lentement, le Vieux Dragon s'était levé. Dans le corridor, elle hésita, assez longtemps pour que lui parviennent les paroles, brâmées, d'un vieux chant de Noël:

«Dieu soit avec vous, bonnes gens,
Que rien ne trouble votre joie...»

Elle restait là, comme pétrifiée, ne pouvant plus avancer. Aurait-elle encore la force d'assumer son rôle auprès de ces hommes-enfants, dont elle avait parfois sauvé la vie? Si elle leur disait qu'elle était heureuse à les entendre chanter, est-ce que cela ne leur enlèverait pas une partie de leur joie?

Sans bruit, elle rentra dans la petite chambre de garde, s'assit et prit sa figure de granit dans ses mains.

Et le Vieux Dragon, l'incorruptible, se mit à pleurer.

Dr W. FRANCKEN

De la poche d'un médecin de campagne...

L'homme-serpent et l'Eglise libre

C'était dans une petite ville du canton, un de ces cirques de passage qui n'avait rien de commun avec la magnificence d'un cirque Schumann ou Knie: une roulotte tirée par deux chevaux efflanqués; deux ou trois singes; un triste clown qui s'efforçait de faire rire; une femme déjà vieillissante qui manœuvrait une grosse caisse avec la conscience nette que tout cela n'en valait pas la peine: beaucoup de bruit pour peu de chose.

Pourtant, il y avait une pièce de résistance au programme: l'homme-serpent et le poids lourd. L'homme-serpent avait un maillot vert et se contorsionnait comme un lézard. Le poids lourd avait les pieds plats et plus de graisse que de musculature; il soulevait des poids énormes d'apparence, barres à boules creuses qui ne trompaient que les enfants. Les gens du cirque avaient planté leur tente sur la place et remisé tant bien que mal leur roulotte dans une petite allée voisine de l'Eglise libre. Ma sœur — femme du pasteur — entra en conversation avec eux:

«Comment faites-vous pour loger tout ce monde?»

— C'est justement ce qui nous préoccupe, dit la femme à la grosse caisse. Pour les bêtes, ça va, on peut toujours les mettre ensemble; mais il nous faut louer au moins une chambre pour l'homme-serpent et le poids lourd. Nous avons déjà cherché partout, personne n'en veut. On a peur de nous et puis... nous ne sommes pas riches, et alors...